

siffler sa canne en l'air, la tête haute comme d'habitude, et sa veste de chasse ouverte au vent. Quand nous nous rencontrâmes, il n'attendit pas les questions que j'allais lui adresser ; il me dit immédiatement qu'il était allé à la ferme, s'informer auprès de master ou mistress Todd's si, depuis sa dernière visite à Limmeridge, l'un ou l'autre n'avait reçu aucune nouvelle d'Anne Catherick.

— Naturellement, dis-je, vous avez appris qu'ils n'en ont pas entendu parler.

— En effet, répondit-il ; et je commence à craindre sérieusement que nous n'ayons perdu les traces de cette femme. Pourriez-vous savoir, continua-t-il, me regardant au visage avec une attention particulière, si cet artiste, — monsieur Hartright, — est en état de nous donner quelques autres renseignements ?

— Depuis qu'il a quitté le Cumberland, répondis-je, il ne l'a point vue ; il n'a rien su de ce qu'elle devenait.

— Voilà qui est triste, dit sir Percival, dont le langage exprimait le désappointement, et qui, en même temps, par un contraste assez bizarre, avait l'air d'un homme qu'on tire de peine. . . . Il est impossible de dire à quels malheurs aura échappé cette infortunée créature. Je suis, pour ma part, contrarié au-delà de toute expression de n'avoir pu, quelques efforts que j'aie faits pour cela, lui rendre les soins et la protection dont elle a un si urgent besoin. . . .

Cette fois, il avait l'air contrarié pour tout de bon. Je lui adressai quelques mots de sympathie, et nous traitâmes ensuite d'autres sujets, tout en revenant ensemble au château. A coup sûr, cette rencontre de hasard, en pleine campagne, m'a montré son caractère sous un jour très-favorable. A coup sûr, il faisait preuve d'une singulière bienveillance et de bien peu d'égoïsme, en s'occupant ainsi d'Anne Catherick, presque à la

veille d'être marié, et en faisant ce voyage à Todd's-Corner, afin de s'informer d'elle, quand il aurait pu, bien plus agréablement, passer le même temps en compagnie de Laura. Puisqu'il n'a dû obéir, en tout ceci, qu'à des mobiles de pure charité, sa conduite, en de pareilles circonstances, témoigne de sentiments exceptionnellement bons, et mérite des éloges extraordinaires. . . . Eh bien ! . . . je les lui décerne, ces éloges, — et qu'il n'en soit plus question !

(19 décembre-) — Nouvelles découvertes dans cette inépuisable mine des vertus pratiquées par sir Percival.

J'ai abordé de loin, aujourd'hui, la proposition que je comptais lui faire de m'établir auprès de ma sœur lorsqu'elle sera revenue en Angleterre. Dès ma première insinuation à cet égard, il a saisi ma main par un geste chaleureux, m'affirmant que je venais justement de lui offrir ce qu'il comptait, de son côté, me demander comme une faveur. — "De toutes les sociétés que pût avoir sa femme, la mienne était celle qu'il désirait le plus vivement pouvoir lui assurer à jamais ; aussi me pria-t-il de croire qu'en lui proposant de vivre avec ma sœur, après leur mariage, sur le même pied qu'auparavant, je lui rendais un service dont il me serait éternellement reconnaissant."

Lorsque je l'eus remercié, au nom de Laura comme au mien, des bontés qu'il avait ainsi pour toutes deux, nous en vîmes à parler de son voyage de noces, et de la société anglaise dans laquelle, à Rome, ma sœur allait se trouver présentée. Il me nomma plusieurs des amis qu'il s'attendait à rencontrer, durant cet hiver passé sur le continent. A une seule exception près, si j'ai bonne mémoire, c'étaient tous des compatriotes. Et l'exception unique était le comte Fosco.

Le nom du comte, ainsi mentionné, et la nouvelle que lui et sa femme doivent entrer en relations suivies, à l'étranger,

avec nos nouveaux mariées, me présente pour la première fois, sous un jour tout à fait favorable, le mariage de Laura. Il aura pour résultat, selon toute apparence, d'apaiser les animosités de famille. Jusqu'ici, madame Fosco a voulu mettre en oubli ses devoirs de tante envers Laura, par suite de la rancune que lui avait laissée la conduite de M. Philip Fairlie dans cette vieille affaire de legs des dix mille livres. Elle sera forcée, désormais, de renoncer à cette ligne de conduite.

Sir Percival et le comte Fosco sont liés depuis longtemps par la plus étroite amitié ; il faudra nécessairement que de bons rapports s'établissent entre leurs femmes. Madame Fosco, avant son mariage, était une des plus impertinentes pécores que j'aie rencontrées jamais, — capricieuse, exigeante, et vaine de sa personne jusqu'au ridicule le plus absurde. Si le mari qu'elle s'est donné a pu la rappeler à elle-même, il mérite la reconnaissance de tous les membres de la famille, — et, pour commencer, il peut compter sur la mienne.

Je me prends à désirer vivement de faire connaissance avec le comte. C'est l'ami le plus intime qu'ait le mari de Laura, et, à ce titre, il m'inspire un profond intérêt. Ni Laura ni moi ne l'avons jamais vu. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il y a bien des années, sa présence fortuite sur les degrés de la "Trinita del Monte," à Rome, empêcha sir Percival d'être volé et assassiné, le jour même où il reçut cette blessure à la main qui, l'instant d'après, eût pu être suivie d'une "coltellata" en pleine poitrine. Je me souviens aussi, qu'à l'époque où feu M. Philip Fairlie opposait tant d'objections absurdes au mariage de sa sœur, le comte lui écrivit à ce sujet une lettre fort mesurée, fort spirituelle, et qui, j'ai honte de le dire, demeura sans réponse. Voilà tout ce que je sais de l'ami de sir Percival. Je

demande si jamais nous le verrons en Angleterre ; je me demande si j'aurai du goût pour lui.

Ma plume divague volontiers dans ces champs obscurs de l'avenir. Revenons aux faits actuels, toujours un peu moins chimériques. Il est certain que l'accueil fait par sir Percival à ma hasardeuse proposition de m'établir auprès de sa femme, a été mieux que bon, il a été presque tendre.

Je crois pouvoir affirmer que le mari de ma sœur n'aura point à se plaindre de moi, si je marche dans la voie où je suis. Je l'ai déjà reconnu beau garçon, agréable causeur, sympathique aux malheureux, affectueusement bon à mon égard. En vérité ! c'est tout au plus si je me reconnais, dans ce rôle, si nouveau pour moi, d'amie dévouée à sir Percival.

(20 décembre) — Je déteste sir Percival ! je donne un démenti formel à ses airs de bonté. Je le considère comme parfaitement désagréable et de méchante humeur, et complètement étranger aux bons sentiments, aux ménagements délicats. Hier soir, nous arrivèrent les cartes destinées aux nouveaux mariés. Laura ouvrit le paquet, et pour la première fois, lut gravé le nom qui va devenir le sien. Sir Percival, par dessus l'épaulé de ma sœur, jeta un coup d'œil sur cette carte nouvelle qui, de miss Fairlie, a déjà fait, par avance, "lady Glyde", — puis il sourit avec une satisfaction d'égoïsme, — et murmura quelques mots à l'oreille de sa fiancée.

Ce qu'il lui disait ainsi, je l'ignore, — Laura s'est refusée à me le répéter, — mais je la vis devenir tout à coup tellement pâle, que je la crus sur le point de s'évanouir. Lui ne prit seulement pas garde à cette subite altération : il semblait ne pas se douter, le barbare, que ses paroles eussent pu la peiner. Toutes mes animosités passées revécurent à l'instant même ; et les heures écoulées depuis ce moment-